

« Et le Verbe s'est fait chair, il a habité parmi nous » (Jn 1,14)

Chers frères et soeurs,

J'adresse une cordiale bienvenue à vous tous. Je remercie le Cardinal Angelo Sodano pour les paroles qu'il m'a adressées, et je voudrais surtout lui exprimer ma gratitude, ainsi qu'au nom des membres du Collège des Cardinaux, pour le précieux et ponctuel service de Doyen qu'il a accompli durant de longues années avec disponibilité, dévouement, efficacité et une grande capacité organisationnelle et de coordination. Merci de tout coeur, Eminence!

A vous tous ici présents, à vos collaborateurs, à toutes les personnes qui remplissent une fonction dans la Curie, de même qu'aux Représentants Pontificaux et à tous ceux qui collaborent avec eux, je souhaite de saintes et heureuses fêtes de Noël. J'ajoute aussi aux voeux, ma reconnaissance pour votre disponibilité quotidienne au service de l'Eglise. Merci beaucoup.

Cette année encore, le Seigneur nous offre l'occasion de nous rencontrer pour ce geste de communion qui renforce notre fraternité et qui s'enracine dans la contemplation de l'amour de Dieu qui se révèle à Noël. En effet, « la naissance du Christ – a écrit un mystique de notre époque – est le témoignage le plus fort et le plus éloquent de combien Dieu a aimé l'homme. Il l'a aimé d'un amour personnel. C'est pour cela qu'il a pris un corps humain, auquel il s'est uni et l'a fait sien pour toujours. La naissance du Christ est elle-même une "alliance d'amour" établie pour toujours entre Dieu et l'homme»[1]. Et saint Clément d'Alexandrie écrit : « C'est pour cela qu'il [le Christ] est descendu, pour cela qu'il a revêtu l'humanité, pour cela qu'il a souffert volontairement la condition des hommes, afin qu'après s'être confronté à notre faiblesse qu'il a aimée, il puisse, en échange, nous confronter à sa puissance »[2].

En considérant tant d'amour et tant de bienveillance, l'échange des voeux de Noël est aussi une occasion d'accueillir de nouveau son commandement : « Comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres. A ceci, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples : si vous avez de l'amour les uns pour les autres » (Jn 13, 34-35). En fait, ici, Jésus ne nous demande pas de l'aimer comme réponse à son amour pour nous ; il nous demande plutôt de nous aimer l'un l'autre avec son propre amour. Autrement dit, il nous demande d'être semblables à lui, parce qu'il s'est fait semblable à nous. Que la fête de Noël, donc, - exhorte le saint Cardinal Newman - « nous trouve toujours plus semblables à Celui qui, en ce temps, est devenu enfant par amour pour nous ; que chaque nouveau Noël nous trouve plus simples, plus humbles, plus saints, plus charitables, plus résignés, plus heureux, plus remplis de Dieu »[3]. Et il ajoute : « Ce temps est celui de l'innocence, de la pureté, de la douceur, de la joie, de la paix »[4].

Le nom de Newman nous évoque aussi un de ses propos bien connus, presque un aphorisme, que l'on retrouve dans son ouvrage "Le développement de la doctrine chrétienne", lequel s'insère historiquement et spirituellement au carrefour de son entrée dans l'Eglise Catholique. Il dit ceci : « Ici, sur terre, vivre c'est changer, et la perfection est le résultat de nombreuses transformations »[5]. Il ne s'agit évidemment pas de chercher le changement pour le changement, ou de suivre les modes, mais d'avoir la conviction que le développement et la croissance sont la caractéristique de la vie terrestre et humaine, alors que, dans la perspective du croyant, au centre de tout se trouve la stabilité de Dieu[6].

Pour Newman, le changement est une conversion, c'est-à-dire une transformation intérieure[7]. La vie chrétienne, en réalité, est un cheminement, un pèlerinage. L'histoire biblique est tout un cheminement marqué par des commencements et de nouveaux départs ; comme pour Abraham ; comme pour tous ceux qui, il y a deux mille ans en Galilée, se mirent en chemin pour suivre Jésus : « Alors ils ramenèrent les barques au rivage et, laissant tout, ils le suivirent » (Lc 5, 11). Depuis, l'histoire du peuple de Dieu – l'histoire de l'Eglise – est toujours marquée de départs, de déplacements, de changements. Le chemin, évidemment, n'est pas purement géographique, mais il est avant tout symbolique : c'est une invitation à découvrir le mouvement du coeur qui, paradoxalement, a besoin de sortir pour pouvoir rester, de changer pour pouvoir être fidèle[8].

Tout ceci a une importance particulière en notre époque, parce que ce temps que nous vivons n'est pas seulement une époque de changements, mais un véritable changement d'époque. Nous sommes donc dans l'un de ces moments où les changements ne sont plus linéaires, mais d'époque ; ils constituent des choix qui transforment rapidement notre mode de vivre, de tisser des relations, de communiquer et de penser, de se comporter entre générations humaines et de comprendre et vivre la foi et la science. Il arrive souvent de vivre le changement en se limitant à revêtir un vêtement nouveau et à rester, en fait, comme on était avant. Je me rappelle de l'expression énigmatique qu'on lit dans un célèbre roman italien : « Si nous voulons que tout reste tel quel, il faut que tout change » (Il Gattopardo de Giuseppe Tomasi di Lampedusa).

Le comportement sain est plutôt celui de se laisser interroger par les défis du temps présent et de les saisir grâce aux vertus de discernement, de parrhésie et d'hypomoné. Le changement, dans ce cas, assumerait un tout autre aspect : d'élément de contour, de contexte ou de prétexte, de paysage extérieur..., il deviendrait toujours plus humain et aussi plus chrétien. Il serait toujours un changement extérieur, mais accompli à partir du centre même de l'homme, c'est-à-dire une conversion anthropologique[9].

Nous devons engager des processus et non occuper des espaces : « Dieu se manifeste dans une révélation historique, dans le temps. Le temps initie les processus, l'espace les cristallise. Dieu se trouve dans le temps, dans les processus en cours. Il n'y a pas besoin de privilégier les espaces de pouvoir par rapport au temps, même long, des processus. Nous devons engager des processus, plutôt qu'occuper des espaces. Dieu se manifeste dans le temps, et il est présent dans les processus de l'histoire. Cela conduit à privilégier les actions qui génèrent des dynamiques nouvelles. Cela requiert patience et attente »[10]. Pour cela, nous sommes invités à lire les signes des temps avec les yeux de la foi, afin que la direction de ce changement « réveille des questions anciennes et nouvelles avec lesquelles il est juste et nécessaire de se confronter »[11].

En affrontant aujourd'hui le thème du changement, qui s'appuie principalement sur la fidélité au depositum fidei et sur la Tradition, je désire revenir sur la mise en oeuvre de la réforme de la Curie romaine, en rappelant que cette réforme n'a jamais eu la prétention de faire comme si rien n'avait existé auparavant ; au contraire, l'accent a été mis sur la valorisation de tout ce qui a été bon au cours de la complexe histoire de la Curie. Il est juste d'en valoriser l'histoire afin de construire un avenir qui ait des bases solides, qui ait des racines et donc puisse être fécond. Faire appel à la mémoire ne veut pas dire s'ancrer dans l'auto-conservation, mais plutôt rappeler la vie et la vitalité d'un parcours en continuel développement. La mémoire n'est pas statique, mais elle est dynamique. Elle requiert, par nature, le mouvement.

Chers frères et soeurs,

Durant nos précédentes rencontres de Noël, je vous ai parlé des critères qui ont déjà inspiré ce travail de réforme. J'ai aussi encouragé certaines mise en oeuvre qui ont été réalisées, soit définitivement, soit ad experimentum[12]. En 2017, j'ai souligné certaines nouveautés dans l'organisation de la Curie, comme, par exemple, la Troisième Section de la Secrétairerie d'Etat ; ou bien les relations entre la Curie romaine et les Eglises particulières, tout en rappelant aussi l'antique pratique des Visites ad limina Apostolorum ; ou encore la structure de certains Dicastères, en particulier celui des Eglises Orientales et d'autres, pour le dialogue oecuménique et pour le dialogue interreligieux, particulièrement avec le judaïsme.

Dans la rencontre d'aujourd'hui, je voudrais me pencher sur certains autres Dicastères, en partant du coeur de la réforme, c'est-à-dire du premier et plus important devoir de l'Eglise : l'évangélisation. Saint Paul VI a affirmé qu' « Evangéliser est, en effet, la grâce et la vocation propre de l'Eglise, son identité la plus profonde. Elle existe pour évangéliser »[13]. En réalité, l'objectif de la réforme actuelle est que « les habitudes, les styles, les horaires, le langage et toute structure ecclésiale devienne un canal adéquat pour l'évangélisation du monde actuel, plus que pour l'auto-préservation. La réforme des structures, qui exige la conversion pastorale, ne peut se comprendre qu'en ce sens :

faire en sorte qu'elles deviennent toutes plus missionnaires » (Exhort. ap. *Evangelii gaudium*, n. 27). Et alors, nous inspirant de ce Magistère des Successeurs de Pierre depuis le Concile Vatican II jusqu'aujourd'hui, on a pensé proposer pour l'instruenda nouvelle Constitution apostolique sur la réforme de la Curie romaine, le titre de *Praedicate evangelium*.

Voilà pourquoi ma pensée va aujourd'hui à certains Dicastères de la Curie romaine, qui ont déjà une référence explicite à tout cela dans leurs dénominations : la Congrégation pour la Doctrine de la Foi, la Congrégation pour l'Évangélisation des peuples. Mais je pense aussi au Dicastère de la Communication et au Dicastère pour le Service du Développement Humain Intégral.

Quand ces deux premières Congrégations citées ont été instituées, on était à une époque où il était plus simple de distinguer deux versants assez bien définis : un monde chrétien d'une part, et un monde encore à évangéliser d'autre part. Maintenant, cette situation n'existe plus. Les populations qui n'ont pas encore reçu l'annonce de l'Évangile ne vivent plus du tout seulement sur les Continents non occidentaux, mais se trouvent partout, surtout dans les énormes concentrations urbaines qui demandent, en elles-mêmes, une pastorale spécifique. Dans les grandes villes, nous avons besoin d'autres "cartes", d'autres paradigmes, qui nous aident à repositionner nos manières de penser et nos attitudes : nous ne sommes plus en chrétienté, nous ne le sommes plus ! Nous ne sommes plus les seuls aujourd'hui à produire la culture, ni les premiers, ni les plus écoutés[14]. Par conséquent, nous avons besoin d'un changement de mentalité pastorale, ce qui ne veut pas dire passer à une pastorale relativiste. Nous ne sommes plus dans un régime de chrétienté parce que la foi – spécialement en Europe, mais aussi dans une grande partie de l'Occident – ne constitue plus un présupposé évident du vivre-ensemble ; pire elle est souvent même niée, raillée, marginalisée et ridiculisée. Cela a été souligné par Benoît XVI lorsque, ouvrant l'Année de la Foi (2012), il écrivait : « Alors que dans le passé il était possible de reconnaître un tissu culturel unitaire, largement admis dans son renvoi aux contenus de la foi et aux valeurs inspirées par elle, aujourd'hui il ne semble plus en être ainsi dans de grands secteurs de la société, en raison d'une profonde crise de la foi qui a touché de nombreuses personnes »[15]. Et pour cette raison le Conseil Pontifical pour la Promotion de la Nouvelle Évangélisation a été institué en 2010, afin de « promouvoir une évangélisation renouvelée dans les pays où a déjà retenti la première annonce de la foi et où sont présentes des Églises d'antiques fondations, mais qui vivent une sécularisation progressive de la société et une sorte d' "éclipse du sens de Dieu", qui constituent un défi à trouver des moyens adaptés pour repropager la vérité éternelle de l'Évangile du Christ »[16].

La perception que le changement d'époque soulève une série d'interrogations concernant l'identité de notre foi n'est pas arrivée, il est vrai, soudainement[17]. Dans ce cadre s'est insérée aussi l'expression "nouvelle évangélisation" adoptée par saint Jean-Paul II, qui, dans l'Encyclique *Redemptoris missio*, écrivait : « L'Église doit affronter aujourd'hui d'autres défis, en avançant vers de nouvelles frontières tant pour la première mission ad gentes que pour la nouvelle évangélisation de peuples qui ont déjà reçu l'annonce du Christ » (n. 30). Une nouvelle évangélisation, ou ré-évangélisation (cf. n. 33) est nécessaire.

Tout cela implique nécessairement des changements et de nouvelles attentions, même dans les Dicastères susmentionnés, comme aussi dans toute la Curie[18].

Je voudrais aussi faire quelques considérations sur le Dicastère pour la Communication, d'institution récente. Nous sommes dans la perspective d'un changement d'époque, étant donné que « de vastes portions de l'humanité y sont plongées de manière ordinaire et continue. Il ne s'agit plus seulement d'"utiliser" des instruments de communication, mais de vivre dans une culture largement numérisée qui influence profondément les notions de temps et d'espace, la perception de soi, des autres et du monde, la façon de communiquer, d'apprendre, de s'informer et d'entrer en relation avec les autres. Une approche de la réalité qui tend à privilégier l'image par rapport à l'écoute et à la lecture a une incidence sur la façon d'apprendre et sur le développement du sens critique » (Exhort. ap. *postsyn. Christus vivit*, n. 86).

Au Dicastère pour la Communication a donc été confié la charge de regrouper dans une nouvelle institution les neuf entités qui s'occupaient précédemment, de différentes façons et selon différentes tâches, de la communication : le Conseil Pontifical des Communications Sociales, la Salle de Presse du Saint-Siège, la Typographie vaticane, la Librairie Éditrice Vaticane, L'Osservatore Romano, Radio Vatican, le Centre de Télévision du Vatican, le Service internet du Vatican, le Service Photographique. Toutefois, ce regroupement, conformément à ce qui a été dit, ne voulait pas être un simple regroupement "de coordination", mais harmoniser les différentes composantes visant à produire une meilleure offre des services.

La nouvelle culture, marquée par des facteurs de convergence et multimédia, a besoin d'une réponse adéquate de la part du Siège Apostolique en matière de communication. Aujourd'hui, par rapport aux services diversifiés, la forme multimédia prévaut, et cela marque aussi la manière de les concevoir, de les penser et de les mettre en oeuvre. Tout cela implique, avec le changement culturel, une conversion institutionnelle et personnelle pour passer d'un travail à compartiments étanches – qui, dans les meilleurs cas, était quelque peu coordonnés – à un travail intrinsèquement connecté, en synergie.

Chers frères et soeurs,

beaucoup de choses dites jusqu'à présent valent aussi, dans le principe, pour le Dicastère pour le Service du Développement Humain Intégral. Il a été, lui aussi, institué récemment afin de répondre aux changements intervenus au niveau global, en mettant en oeuvre la confluence de quatre précédents Conseils Pontificaux : Justice et Paix, Cor Unum, Pastorale des Migrants et Pastorale des Services de la santé. La cohérence des tâches confiées à ce Dicastère est synthétiquement rappelée au début du Motu Proprio *Humanam progressionem* qui l'a institué : « Dans tout son être et par tout son agir, l'Église est appelée à promouvoir le développement intégral de l'homme à la lumière de l'Évangile. Ce développement se réalise à travers le soin que l'on porte aux biens incommensurables de la justice, de la paix et de la sauvegarde de la création ». Il est mis en oeuvre dans le service des plus faibles et des marginalisés, en particulier les migrants forcés qui représentent en ce moment un cri dans le désert de notre humanité. L'Église est donc appelée à rappeler à tous qu'il ne s'agit pas seulement de questions sociales ou migratoires, mais de personnes humaines, de frères et soeurs qui sont aujourd'hui le symbole de tous les exclus de la société globalisée. Elle est appelée à témoigner que, pour Dieu, personne n'est "étranger" ou "exclu". Elle est appelée à réveiller les consciences assoupies dans l'indifférence devant les réalités de la Mer Méditerranée devenue, pour beaucoup - pour trop - de personnes, un cimetière.

Je voudrais rappeler l'importance du caractère d'intégralité du développement. Saint Paul VI a affirmé que « le développement ne se réduit pas à la simple croissance économique. Pour être authentique, il doit être intégral, c'est-à-dire promouvoir tout homme et tout l'homme » (Enc. *Populorum progressio*, n. 14). En d'autres termes, enracinée dans sa tradition de foi et en se référant, au cours des dernières décennies, au magistère du Concile Vatican II, l'Église a toujours affirmé la grandeur de la vocation de tous les êtres humains, que Dieu a créés à son image et à sa ressemblance, pour qu'ils forment une seule famille ; et, dans le même temps, il a cherché à embrasser l'humain dans toutes ses dimensions.

C'est précisément cette exigence d'intégralité à nous proposer de nouveau aujourd'hui l'humanité qui nous rassemble en tant qu'enfants d'un seul Père. « Dans tout son être et par tout son agir, l'Église est appelée à promouvoir le développement intégral de l'homme à la lumière de l'Évangile » (*M.P. Humanam progressionem*). L'Évangile ramène toujours l'Église à la logique de l'incarnation, au Christ qui a assumé notre histoire, l'histoire de chacun de nous. Noël nous le rappelle. Alors, l'humanité est le chiffre distinctif avec lequel lire la réforme. L'humanité appelle, interpelle et provoque, c'est-à-dire appelle à sortir et à ne pas craindre le changement.

N'oublions pas que l'Enfant couché dans la crèche a le visage de nos frères et soeurs les plus nécessiteux, des pauvres qui « sont les privilégiés de ce mystère et, souvent, les plus aptes à reconnaître la présence de Dieu parmi nous » (Lett. ap. Admirabile signum, 1er décembre 2019, n. 6).

Chers frères et soeurs,

il s'agit donc de grands défis et d'équilibres nécessaires, souvent pas faciles à réaliser, pour le simple fait que, dans la tension entre un passé glorieux et un futur créatif et en mouvement, il y a le présent où se trouvent des personnes qui, nécessairement, ont besoin de temps pour acquérir la maturité ; il y a des circonstances historiques à gérer dans la quotidienneté, parce que, durant la réforme, le monde et les événements ne s'arrêtent pas ; il y a des questions juridiques et institutionnelles qui seront résolues graduellement, sans formules magiques ou raccourcis.

Enfin, il y a la dimension du temps et il y a l'erreur humaine, avec lesquelles il n'est pas possible ni juste de ne pas faire face parce qu'elles font partie de l'histoire de chacun. Ne pas en tenir compte signifie faire les choses en faisant abstraction de l'histoire des hommes. Liée à ce difficile processus historique, il y a toujours la tentation de se replier sur le passé (même en usant de formulations nouvelles), car plus rassurant, connu et, sûrement, moins conflictuel. Cela aussi fait cependant partie du processus et du risque d'engager des changements significatifs[19].

Il faut mettre ici en garde contre la tentation de prendre une attitude de rigidité. La rigidité qui naît de la peur du changement et qui finit par disséminer des piquets et des obstacles sur le terrain du bien commun, en le transformant en champ miné d'incommunicabilité et de haine. Rappelons-nous toujours que derrière toute rigidité se trouve un certain déséquilibre. La rigidité et le déséquilibre s'alimentent mutuellement dans un cercle vicieux.

Chers frères et soeurs,

la Curie romaine n'est pas un corps détaché de la réalité – même si le risque est toujours présent –, mais doit être conçue et vécue dans l'aujourd'hui du chemin parcouru par les hommes et les femmes, dans la logique du changement d'époque. La Curie romaine n'est pas un immeuble ou une armoire pleine de vêtements à porter pour justifier un changement. La Curie romaine est un corps vivant, et elle l'est d'autant plus qu'elle vit l'intégralité de l'Évangile.

Le Cardinal Martini, dans sa dernière interview, à quelques jours de sa mort, a dit des paroles qui doivent nous interroger : « L'Église est restée en arrière de deux cents ans. Comment se fait-il qu'elle ne se secoue pas ? Avons-nous peur ? Peur au lieu du courage ? De toute façon, la foi est le fondement de l'Église. La foi, la confiance, le courage. [...] Seul l'amour vainc la lassitude »[20].

Noël est la fête de l'amour de Dieu pour nous. L'amour divin qui inspire, dirige et corrige le changement et défait la peur humaine de laisser le "sûr" pour nous relancer dans le "mystère".

Joyeux Noël à tous !

+ François